

Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation

Herausgeber: Société jurassienne d'émulation

Band: 88 (1985)

Artikel: Une philosophie de la personne : en référence à la philosophie de Ferdinand Gonseth

Autor: Boillat, Fernand

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-550143>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 08.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Une philosophie de la personne

en référence à la philosophie de Ferdinand Gonseth,

par Fernand Boillat, chanoine

NOTICE

Le travail qui suit est un essai dépouillé de tout appareil critique. Il s'inspire des ouvrages suivants :

La philosophie des sciences de F. Gonseth, par Edmond Bertholet, éditions de l'Age d'Homme, Lausanne, 1968, 328 pages.

Philosophie néo-scholastique et philosophie ouverte, entretiens du Centre Romain de Comparaison et de Synthèse dirigés par M. Raffa et publiés par F. Gonseth. Presses universitaires de France, Paris, 1954, 202 pages.

Dialectica, Revue internationale de Philosophie de la connaissance, N° 1, Neuchâtel, 1947, 112 pages.

Une philosophie de la personne

en référence à la philosophie de Ferdinand Cousin

par Fernand Collin, docteur

NOTICE

Le travail qui suit est un essai d'analyse de l'œuvre de Ferdinand Cousin. Il s'agit d'un ouvrage inédit.

La philosophie de Cousin, par Ferdinand Cousin, éditions de l'Age d'Homme, Lausanne, 1968, 328 pages.

Philosophie néo-scholastique et philosophie moderne, essai de Cousin, Centre de Recherches de la Commission de la Recherche dirigée par M. Raffin et publiée par F. Cousin, Presses universitaires de France, Paris, 1954, 202 pages.

Revue internationale de Philosophie de la connaissance, No. 1, Montréal, 1947, 112 pages.

INTRODUCTION

Lors de la sortie de la Société jurassienne de l'Emulation de Porrentruy « sur les traces de saint Colomban », M. Bernard Moritz m'a parlé d'une publication éventuelle d'un article de vulgarisation philosophique dans les *Actes*. Je réponds aujourd'hui à sa demande.

Je me propose de présenter *une philosophie de la personne* en partant d'une philosophie élaborée par un de nos célèbres compatriotes, Ferdinand Gonseth, ancien professeur de mathématiques et de philosophie des sciences à l'Ecole Polytechnique Fédérale de Zürich.

Préoccupé par la crise issue de la prodigieuse évolution de la science, il va intégrer la méthode scientifique dans la philosophie et, par là, ouvrir la connaissance évoluée à des certitudes dont l'homme a besoin pour que son existence soit humaine et même éclairée par une lumière qui n'est peut-être pas à sa mesure.

Dans une première partie, j'exposerai ce que Gonseth appelle une philosophie ouverte et, dans une seconde, je proposerai une philosophie de la personne qui s'en inspire.

PREMIÈRE PARTIE

UNE PHILOSOPHIE OUVERTE

Un mot à propos de la vulgarisation. Einstein n'était pas satisfait s'il ne pouvait traduire en langage de tout le monde son discours d'initiés. On connaît les images du train et de l'ascenseur. Je crains qu'un exposé trop compliqué tombe dans le verbalisme. Ce n'est pas le cas de Gonseth. Certes, il n'est guère possible d'éviter un certain vocabulaire. Il a le sien qui est simple.

Pour lui, le problème de la philosophie se réduit à celui de la connaissance et celle-ci repose d'abord sur ce que l'on entend par idée. Il y aura deux sortes de philosophies, fonctions de deux sortes d'idées.

Les éidéistes fondent leurs doctrines sur des idées nécessaires, absolues, évidentes par elles-mêmes. L'expérience vient après comme leur reflet sans valeur propre. Les idonéistes rejettent de telles idées. Ils partent d'idées idoines, c'est-à-dire capables de diriger l'expérience et valables dans la mesure où elles sont confirmées par l'expérience. Telle est la position philosophique de Gonseth.

Il va présenter ces deux types de philosophies par des images. Celle du gratte-ciel pour l'éidéisme, celles de l'arbre et du théâtre pour l'idonéisme.

INTRODUCTION

Lors de la sortie de la Société française de l'Institut de l'Université de Paris sur les traces de saint Colomban, M. Bernard Morel m'a parlé d'une publication éventuelle d'un article de vulgarisation philosophique dans les Annales de la philosophie.

Je me propose de présenter une synthèse de la pensée en faisant d'une philosophie élaborée par un de nos célèbres comparatistes, Ferdinand Gonseth, un texte pratique de méditation et de philosophie des sciences à l'École Polytechnique Fédérale de Zurich.

Précédé par la crise issue de la préhistoire évolution de la science, il se situe à l'interface scientifique dans la philosophie et, par là, ouvre la connaissance à des certitudes pour l'homme à l'instar de ce que son existence soit humaine et même éclairée par une lumière qui n'est peut-être pas à sa mesure.

Dans une première partie, l'exposition de ce que Gonseth appelle une philosophie ouverte et, dans une seconde, le propos d'une philosophie de la personne qui s'en inspire.

PREMIÈRE PARTIE

UNE PHILOSOPHIE OUVERTE

Une fois à propos de la vulgarisation, l'auteur n'est pas sans s'être dit un peu de choses en langage de tout le monde, son discours d'ailleurs. On connaît les dangers du train et de l'ascenseur. Je crains qu'un exposé trop compliqué tombe dans le verbalisme. Ce n'est pas le cas de Gonseth. Certes, il n'est guère possible d'éviter un certain vocabulaire. Il a le sien qui est simple.

Pour lui, le problème de la philosophie se réduit à celui de la connaissance et celle-ci repose d'abord sur ce que l'on entend par idée. Il y a une idée simple de philosophie, fonction de deux autres d'idées.

Les idées fondent leurs doctrines sur des idées nécessaires, absolues, évidentes par elles-mêmes. L'expérience vient après comme tout autre sans valeur propre. Les doctrines résultent de telles idées. Le parent d'idées idéales, c'est-à-dire capables de diriger l'expérience et valables dans la mesure où elles sont confirmées par l'expérience. Telle est la position philosophique de Gonseth.

Il va présenter ces deux types de philosophie par des images. Celle du grand-ciel pour l'idéalisme, celle de l'arbre et du théâtre pour l'idéalisme.

LE GRATTE-CIEL

Les éidéistes illustrent le développement de la connaissance avec l'image du gratte-ciel « dont les fondements sont posés pour l'éternité et dont les générations successives bâtissent des étages toujours nouveaux. » Le gratte-ciel : dès le départ, dans les idées et a priori, tout est fondé. Tout est matière, et c'est le matérialisme ; tout s'explique par la raison, et c'est le rationalisme ; tout est pensée, et c'est l'idéalisme : tout est réel, et c'est le réalisme ; tout est langage, et c'est le nominalisme ; tout est dans les principes et dans les thèses, et c'est le néo-thomisme ; tout est relatif, et c'est l'agnosticisme.

Gonseth écarte de telles philosophies sans faire de la sienne un dogme. Il admet pourtant le principe de contradiction non comme une vérité en soi, mais comme une condition du langage et par conséquent de la pensée. On ne peut dire à la fois oui et non sous le même rapport.

Mais pourquoi rejeter l'éidéisme ?

C'est en raison de la mise en question de l'évidence elle-même. D'abord, constate Gonseth, comment expliquer que les idées que les uns prennent pour une évidence absolue ne le sont pas pour les autres au point qu'elles leur paraissent inadmissibles ? Comment admettre l'attitude qui met en cause l'évidence de l'expérience pour sauver celle des idées ?

Pour Gonseth, la question centrale en philosophie est celle de l'évidence. Il va montrer comment l'évidence fondée sur les idées est fragile. Comment les distinguer du rêve ?

Il va s'appuyer sur le cas le plus sensationnel, celui de la mise en doute de l'évidence millénaire du postulat des parallèles selon lequel par un point extérieur à une droite il ne passe qu'une seule parallèle à cette droite. Lobatschevski montre qu'il en peut passer deux. Ce fut la ruine du dogmatisme euclidien, qui a servi de base à l'éidéisme.

Déjà le calcul infinitésimal avait mis en doute l'évidence du point.

Il fit rebondir le problème de la tortue et d'Achille. Cauchy allait montrer que l'addition suppose le point ; le point, le continu ; le continu, la divisibilité à l'infini ; de sorte que la définition du point n'a d'autre évidence que la décision d'arrêter la division.

Enfin, l'évidence éternelle allait être mise en doute par le calcul des infinis.

Le principe « le tout est plus grand que la partie » allait perdre sa simplicité. Dans un infini, la somme des nombres pairs est, à elle seule, égale à la somme des nombres pairs et impairs ensemble. Cantor, le grand spécialiste, montrera que les notions de tout et de partie ne sont jamais absolues, pas plus que le point.

Ainsi le développement de la connaissance moderne met en cause les évidences une fois pour toutes. Gonseth en tirera la conclusion de la précarité de toutes nos évidences. Les idées en elles-mêmes en sont dépourvues, elles doivent toujours s'ouvrir à l'expérience. La philosophie est une connaissance ouverte.

II

L'ARBRE

La connaissance tient sa solidité des faits. Ceux-ci peuvent être indéniables à certains niveaux et en cela *inaliénables*, mais jamais à l'abri de révisions ultérieures, *jamais inaltérables*. La philosophie ouverte s'appuie sur des connaissances révisables, tel l'arbre aux branches toujours nouvelles. Elle est *dialectique*, toujours discutable, toujours *dialogale*.

« L'image que nous proposons, écrit Gonseth, est celle du jeune plant dont la tige frêle s'appuie sur une racine encore faible et simpliste, et qui, au fur et à mesure qu'il pousse vers le ciel un tronc toujours plus magnifique, développe et ramifie ses racines toujours plus puissantes, sans jamais rompre cette unité profonde qui ferait s'asphyxier les racines sans ce tronc gigantesque, qui ferait dépérir le tronc s'il ne disposait pas de racines à sa taille. C'est l'image même du développement de la connaissance humaine ; elle seule peut rendre compte du fait que la connaissance humaine constitue aujourd'hui non pas une collection classée par ordre chronologique, mais bien un organisme vivant, touffu, poussant profondément ses racines dans la recherche philosophique, logique et épistémologique, et s'épanouissant en des racines de toute nature qui mettent l'homme à même de s'orienter dans la réalité. »

La philosophie ouverte comprend l'ensemble de la connaissance, idées et expériences, toujours en évolution et formant un tout stable. L'image de l'arbre suggère la cohérence et la permanence de l'acquis ouvert aux révisions, à de nouveaux printemps. La philosophie ne peut s'isoler de l'ensemble des connaissances, elle n'a pas d'objet spécifique.

Mais la philosophie ne dispose pas d'une façon de philosopher en laquelle on puisse mettre toute sa confiance. Si elle se trouve à la racine de la science, elle en dépend du point de vue de la méthode. C'est la science qui a, en effet, écarté de sa méthode les idées absolues, évidentes par elles-mêmes, éternelles, en un mot, l'eidéisme. Elle a montré que les idées n'ont de valeur que confirmées par l'expérience.

Avant d'approfondir la transformation de la philosophie par son intégration de la méthode scientifique pour devenir une véritable connaissance dialectique, applicable à tous les domaines de la connaissance, économie, sociologie, politique, culture, éthique, religion, je voudrais donner un exemple facile à comprendre d'un panorama de la connaissance ouverte.

LA RÉVISION DES HORIZONS

Partons de l'horizon de l'univers dans la Bible. Notre terre est recouverte d'une voûte céleste. Le soleil se lève chaque matin et se couche chaque soir. La lune marque les semaines et les mois. Les Grecs démythisent le lever et le coucher des astres, ils l'expliquent rationnellement. La terre est immobile, le ciel tourne autour d'elle. Tout devient clair. Mais les orbites planétaires sont un casse-tête. Tout s'explique simplement si la terre tourne sur elle-même et autour du soleil. Aujourd'hui, le big-bang initial bouleverse l'attraction universelle, c'est l'horizon de la relativité générale.

La voûte céleste, le géocentrisme, l'héliocentrisme, la relativité représentent des horizons toujours révisés et qui pourtant restent inaliénables : je contemple toujours la voûte céleste, la terre est toujours immobile sous mes pieds, ma raison calcule les temps à l'aide de l'héliocentrisme et la relativité satisfait les savants. Mais rien n'est inaltérable.

Revenons à Galilée qui regarde le soleil avec son télescope. Que signifient ces taches solaires ? Tout deviendrait raisonnable si le soleil était de même nature que notre terre. Ce fut la fin de la matière céleste comme un jour ce sera la fin de l'éther. Galilée va constituer une nouvelle physique. Il substitue aux qualités sensibles premières (les couleurs, les sons), les qualités secondes de l'espace et du temps. Les mathématiques deviennent l'instrument irremplaçable de la science. Toute masse, vivante ou non, est vue sous le même horizon, celui de la lumière et ce sera la relativité restreinte, l'admirable formule d'Einstein. Et pourtant, les anciens horizons du minéral, du végétal, de l'animal, pour ne rien dire encore de l'homme, demeurent.

Pour finir, citons encore les horizons des ensembles mathématiques. Le passage de l'horizon des nombres naturels à celui des nombres complexes par les nombres entiers, rationnels et réels, représente cinq horizons mathématiques. Chacun est inaliénable à son propre niveau tout en restant ouvert au niveau suivant. La révisibilité indéfinie ne supprime pas la certitude, mais elle la relativise. Telle est la connaissance dialectique.

L'INTÉGRATION DE LA MÉTHODE SCIENTIFIQUE PAR LA PHILOSOPHIE

En 1947, Gonseth se trouvait parmi les fondateurs de la revue *Dialectica* qui allait centrer son programme sur la connaissance dialectique. « Une connaissance dialectique, écrira-t-il, est un ensemble arbitré de jugements significatifs. Elle est informée par l'expérience d'un certain niveau de connaissances, expérience qui reste pour une part implicite. Elle est gouvernée par un certain nombre de règles strictes. La conception dialectique permet le dialogue de l'intuitif, de l'expérimental et du théorique ; elle établit l'arbitrage des valeurs et avec elle la connaissance.

Dans leur introduction, les fondateurs de la revue soulignent que le philosophe n'a pas à renoncer à la spéculation d'un savoir déterminé : « Il suffit qu'il renonce à n'être qu'un spécialiste, et qu'il accepte le dialogue et ses conséquences. Si nous sommes groupés autour d'une philosophie de l'expérience plutôt qu'autour d'une philosophie de la nécessité a priori, c'est parce que la recherche de l'efficace comporte une confrontation étendue et systématique avec l'expérience. Sous l'idée dominante de l'expérience encore à venir, toute connaissance est en devenir et toute philosophie est ouverte. »

La philosophie emprunte à la science sa méthode dialectique qui va prendre valeur philosophique. La doctrine à intégrer réagit sur la pensée qui intègre, l'ouvert ne s'intègre que dans l'ouvert, le dialectique que dans le dialectique. La réflexion philosophique et l'explication scientifique ne forment qu'un même idéal. « L'une inspire l'autre, l'une prépare l'autre qui la reprend, la prolonge, la précise. La science n'a ici que la fonction de mener la philosophie à ses conséquences par les chemins les mieux assurés. La science est à la philosophie ce que les moyens organisés en technique sont à une première conception d'un projet, » soulignera Gonseth.

Mais quelles sont ces règles strictes de la méthode scientifique ?

Brièvement, d'abord la règle de *révisibilité* qui ne m'interdit qu'une chose : affirmer que je suis certain d'avance sans erreur possible de ce qui est révisible et ce qui ne l'est pas. Le philosophe, comme le savant, doit être prêt à abandonner une notion qui ne convient plus pour une autre qui convient mieux. Il doit être disposé de passer d'un horizon à un autre. La règle de la *dualité* demande d'unir toujours les idées à l'expérience. La règle de *l'intégralité* maintient les horizons à leurs niveaux inaliénables mais jamais inaltérables. La règle de la *technicité* recouvre tous les moyens qui permettent de préciser de mieux en mieux la connaissance, par exemple l'horloge pour mesurer le temps.

L'HORIZON ULTIME DE L'ÊTRE COMMUN

Les différents horizons dont nous avons parlé ne sont que des idées dominantes intermédiaires. La connaissance demande un horizon ultime qui intègre tous les autres, pour former un ensemble philosophique cohérent, grâce à une idée dominante ultime que Gonseth appelle « l'être commun. »

L'être commun est une expression verbale qui se réfère au langage et par lui à l'activité mentale et à l'expérience. Il reçoit sa consistance au moment où le mental est confirmé par l'expérience. Sa fonction première est d'être une référence possible à ce que Gonseth appelle le réel inachevé et l'esprit en devenir. Il fonctionne dans toute notre activité.

Remarquons que Gonseth rejette l'idée de néant comme inintelligible. Bergson pensait que l'idée de néant comprenait celle d'être plus sa négation. Gonseth est logique avec lui-même : si l'idée d'être est un mot, le néant ne peut être un mot qui nie d'être un mot. Pour lui qui voit dans les mathématiques le suprême degré de la connaissance scientifique, ce qui remplace la notion de néant semble bien être celle de zéro. Aussi va-t-il mettre à l'écart tout ce qu'on appelle principes ontologiques.

Il garde, comme on l'a vu, le principe de contradiction, mais uniquement au sens où il est une condition du langage. Il abandonne les principes du tiers-exclu puisqu'entre le positif et le négatif il y a le zéro ; il abandonne surtout le principe de causalité, puisque ce qu'on appelle la succession d'effets et de causes s'explique suffisamment dans les sciences par la relation de feed-back.

LES CHOSES

Après avoir vu les horizons, tournons-nous vers les choses qu'ils contiennent. Celles-ci sont constituées par un processus d'abstraction schématique au moyen des trois éléments de la connaissance, déjà signalés : intuition, raison ou discursivité, expérience. Cela selon une activité inconsciente ou consciente.

Prenons l'exemple d'une activité inconsciente constructive de choses, la vision colorée. L'oeil capte un groupe de rayons lumineux, repris par le cristallin en vue de construire un corps de couleurs sur la rétine. Ce n'est pas encore la vision d'un objet. Il faut que l'onde électromagnétique change de nature pour devenir un phénomène psycho-somatique porteur d'une connaissance intuitive, expérimentale, l'image de la couleur. Celle-ci suppose chez l'homme l'entrée en jeu de la raison en tant que capacité de reconnaître les images comme telles et cela spontanément. Il faudra le long apprentissage

des gestes pour schématiser les images en mots et en venir par là au langage et à la relation sujet-objet.

Le langage manifeste la première schématisation formellement rationnelle propre à l'homme. L'enfant doit associer des sons à ses gestes pour créer le mot signifiant dans l'ensemble verbal où la chosification par les trois éléments entre en jeu.

Ce n'est donc pas les choses en soi que nous connaissons, mais notre comportement efficace. La connaissance est notre construction.

Passons à la construction évoluée des choses. Les formules mathématiques débouchent dans l'expérience par le moyen de la technicité. Prenons l'exemple de la chute des corps. La dérivée donne le point où le corps se trouve ; la différentielle, sa vitesse en ce point ; l'intégrale, la distance entre ce point et un autre. La mathématique et la physique ne font plus qu'un. Les formules mathématiques se sont transformées en choses grâce à l'efficacité de l'expérience.

En physique subatomique de la lumière, les choses vont nous déconcerter. Les corpuscules et les ondes, séparés dans le quotidien et la science classique, vont s'identifier. On a passé d'un espace et d'un temps séparés à un espace-temps. Ici encore, on devra relativiser ces notions.

Fermée dans l'horizon mathématique, la philosophie de Gonseth s'achève dans l'infini numérique qui conditionne l'ouverture illimitée de la connaissance et du mystère de l'homme.

III

LE THÉÂTRE

Bertholet, dans *La philosophie des sciences*, termine son exposé en nous renvoyant à la lecture d'Eschyle, de la Bible et des poètes, à la mort d'Ivan Illich à cause de sa fin manquée. Autrement dit à une symbolique théâtrale.

Comment le théâtre résume-t-il la philosophie ouverte ?

Voyons ce qui se passe sur la scène. La représentation n'est pas la réalité elle-même, mais sa figuration. Ainsi la connaissance humaine ne débouche pas sur ce que l'homme et l'univers sont en eux-mêmes, elle n'est qu'une symbolique. Si nous étions faits autrement, ce serait encore une pièce de théâtre. Ce que nous connaissons n'est qu'un état de fait et jamais ce qu'est la réalité en soi.

La philosophie gonsethienne est une représentation qui utilise la relation sujet-objet, construite par nous, où apparaît la condition humaine. Rien de définitif. Demain le spectacle peut changer. Quel que soit le changement, il

laissera apparaître la structure fondamentale de ce que nous sommes, la subjectivité que Bertholet a mise en évidence dans la doctrine de Gonseth. La subjectivité du mystère de l'homme.

Ce qui est paradoxal dans notre connaissance, c'est l'identification de la subjectivité et de l'objectivité, qui forment justement un ensemble exprimé par la relation variable du sujet-objet, qui laisse apparaître l'infinité de notre transcendance mathématique.

A remarquer que la subjectivité n'est pas le subjectivisme, ni l'objectivité l'objectivisme. Comme au théâtre nous sommes tous ensemble acteurs, décorateurs, spectateurs que la philosophie rassemble dans une connaissance intégrale au service de l'homme.

Ce n'est pas l'individu qui est l'ultime sujet épistémologique, mais l'ensemble des hommes passés, présents et futurs. Ce ne sont pas les objets particuliers qui sont l'objectif ultime, mais leur ensemble toujours révisable. Il ne s'agit jamais d'une connaissance qui serait une empreinte du dehors sur nous, mais d'une incessante construction cognitive.

Comme au théâtre il n'existe que ce qui se fait et se dit dans l'altérité du dialogue. L'idonéisme supprime le solipsisme. Nous n'existons que dans le cadre de l'intersubjectivité, sinon nous entrons dans le monde des aliénés.

Dès l'enfance, c'est le théâtre. Si l'enfant ne s'était jamais entendu dire « tu », il ne se serait jamais connu comme « je ». La vision de Gonseth s'achève dans la vision communautaire d'un « nous » où les individus conservent leur liberté, condition du progrès, condition de l'apparition de ces « intrus » qui renouvellent la connaissance depuis celle du feu à celle des quanta.

Gonseth n'ignore pas l'ambiguïté du progrès scientifique ni la certitude de la mort. Il n'est pas pessimiste. Il considère la mort comme un sacrifice nécessaire au renouvellement de l'humanité et il reste conscient que ni la science ni la philosophie ne suffisent à éclairer la marche de l'homme.

SECONDE PARTIE

UNE PHILOSOPHIE DE LA PERSONNE

L'intégration de la science dans la philosophie me paraît, chez Gonseth, une acquisition précieuse, si on conserve à la philosophie un objet spécifique. Il me semble, au contraire, que sa décision de fonder toute philosophie à partir des idées, est contestable, qu'elles soient nécessaires, évidentes par elles-mêmes, ou qu'elles attendent d'être confirmées par l'expérience. L'éidéisme renferme la pensée dans un frigidaire ; l'idonéisme nous conduit

de frontières en frontières, il ouvre des serrures pour en retrouver toujours de nouvelles, il nous enferme indéfiniment de huis clos en huis clos.

La philosophie de la personne se fonde, au départ, non sur des idées mais sur l'expérience de notre acte d'exister. Celui-ci est à la fois inaltérable en lui-même, nous restons la même personne, mais situé dans l'histoire, il est source d'états toujours révisables et inaliénables, moi de l'enfance, moi de l'adolescence, moi de l'âge mûr...

L'EXPÉRIENCE FONDAMENTALE DE LA PERSONNE

Ouvrons-nous à l'expérience fondamentale. Je sais que j'existe et que le monde existe sans savoir qu'il existe. Nul ne peut apprendre à un homme qu'il existe pas plus que lui apprendre qu'il voit. Le « tu » qui m'a fait découvrir mon « je » n'aurait pu le faire si mon « je » n'était là. Certes, la conscience de ma personne ne surgit pas dès le début de ma vie, elle doit se construire. Surtout, elle n'est pas la conscience d'être un personnage. Elle est incommunicable et pourtant évidente.

Notre personne peut se définir un être conscient de son acte d'exister dans un univers qui existe sans le savoir. Telle est l'expérience fondamentale sur laquelle repose toute la philosophie de la personne.

Dans l'idéalisme comme dans l'idonéisme, il a d'abord les idées puis ensuite l'expérience. Dans la philosophie de la personne, l'expérience de l'acte d'exister engendre les idées ou les principes qui s'y réfèrent. Sans l'acte d'exister, toute la pensée s'évanouit. Il n'y a donc pas des idées puis l'expérience, mais une expérience qui est la source de toute la connaissance.

La conscience de notre acte d'exister constitue notre subjectivité profonde, ouverte au réel avant de connaître son mode de connaître, c'est-à-dire ses idées.

En accord avec Gonsseth, non seulement le savant mais le philosophe doivent se méfier des évidences qui reposent sur des idées, justement parce qu'elles ne sont pas premières. La philosophie de la personne exige une ouverture à la science précisément parce que l'efficacité de l'expérience manifeste l'acte d'exister. Ce qui n'existe pas ne peut être efficace et celui qui n'est pas conscient de soi ne peut penser. En ce sens on peut dire avec Gonsseth que la philosophie est la racine de la science.

Mais à la différence de la science où l'évidence est communicable, interpersonnelle, collective, l'expérience de l'acte d'exister découle uniquement de la réflexion personnelle où chacun se reconnaît comme une personne ouverte aux autres et toutes ensemble ouvertes à l'univers. Mais nul ne peut réfléchir à la place d'un autre. L'évidence philosophique est

personnelle, réfléchie, silencieuse, elle s'ouvre à l'objet spécifique de la philosophie, l'acte d'exister au coeur de la personne et de l'univers.

Il s'ensuit que la certitude philosophique est inaltérable non au sens des éidéristes pour qui les idées sont auto-suffisantes, mais au sens d'un vécu dans l'historicité. La conscience de notre personne reste ce qu'elle est à travers une évolution où pourront s'unir l'inaltérable et l'inaliénable.

UNE MÉTHODE PROPREMENT PHILOSOPHIQUE

Gonseth n'a conçu de méthode philosophique que scientifique, abstraction schématique qui construit des formules à vérifier, et abstraction logique qui, se basant sur le langage, construit des tableaux de genres et d'espèces.

Lorsque le fer est tiré d'un minerai, le métal que l'on isole, a été dégagé, isolé mais non produit par le travail d'extraction. Telle est l'abstraction ouverte de la philosophie qui précise un contenu qui ne dépend pas de nous, à savoir l'acte d'exister. Celui-ci n'est pas une empreinte qui viendrait du dehors s'imprimer en nous, mais il est en nous sans nous, simplement dévoilé au-delà des qualités sensorielles et spatio-temporelles et pourtant à travers elles.

Gonseth parle peu de l'intelligence, il insiste sans cesse sur les trois éléments de la connaissance, intuition, raison ou discursivité, expérience. Pour lui, connaître, c'est construire des idées à vérifier sous l'horizon ultime de l'être commun. La personne devient un personnage de théâtre.

Allons plus loin, sans l'ouverture de notre intelligence à l'acte d'exister, l'expérience scientifique elle-même ne serait pas possible. L'efficience dont elle relève est fondée sur l'acte d'exister : si rien n'existe, il n'y a pas d'efficience.

L'intelligence de ce que nous sommes comme personne apparaît dans le langage, avec la relation sujet-objet. Nous entrons ici dans le problème de la technicité philosophique proprement dite.

L'activité artistique et morale nous met sur la voie de comprendre l'activité philosophique. Ce que la relation sujet-objet est à l'expérience de l'acte d'exister, l'oeuvre d'art l'est à la beauté et la conduite morale au bien. L'oeuvre d'art et la conduite morale demandent un effort continu pour exprimer la transcendance de la beauté et du bien. Ainsi la philosophie demande un approfondissement continu pour s'ouvrir à la plénitude de l'acte d'exister qui rayonne dans la beauté et le bien.

L'idée de l'être commun sans être référée à l'acte d'exister est inutile dans une philosophie de la personne. Inutilité du syllogisme s'il amène des notions étrangères à cet acte. Tout ce qui est à expliciter en philosophie doit être

présent dès le début. Comme l'homme ne deviendra jamais une personne, s'il ne l'est pas dès qu'il est homme.

Abordons maintenant le principe de causalité qui est au centre de la technique philosophique où il ne s'agit jamais de succession temporelle comme dans le feed-back.

Dans la vie courante aussi bien que dans la vie scientifique, nous sommes peu attentifs à notre acte d'exister comme peu attentifs à nos oreilles dans la conversation. La condition humaine nous préoccupe bien plus que l'essence de ce que nous sommes.

Pas plus que ne se prouvent l'émerveillement de la beauté et la splendeur du bien ne se démontre l'intelligence du principe de causalité. Pour s'y ouvrir, écartons d'abord toute représentation de succession temporelle. Le principe de causalité se comprend à l'intérieur de l'acte d'exister en tant que ce dernier s'inscrit dans les limites d'une multiplicité d'êtres en devenir.

Remarquons que l'acte d'exister en tant que tel ne comporte aucune causalité, pas plus que la beauté et le bien. Ce qui montre que l'on peut s'y arrêter sans s'interroger plus loin. En tant que tel, l'acte d'exister fonde *le principe d'identité* : l'acte d'exister est ce qu'il est. *Le principe de non-contradiction* : impossible que l'acte d'exister soit et ne soit pas sous le même rapport. *Le principe du tiers-exclu* : entre l'acte d'exister et sa négation, il n'y a pas de milieu.

Le principe de causalité surgit au moment où je considère l'acte d'exister à l'intérieur d'une multitude d'êtres en devenir et dont aucun n'est la raison de lui-même ni l'ensemble la raison de tous. Pas de fleuve sans la source. Pas d'univers qui passe sans une Cause Première, plénitude de l'Acte d'exister que nous appelons Dieu, Source inépuisable de tout ce qui existe.

L'existence du langage et de la pensée nous amène à la même évidence. Chacun de nos mots, chacune de nos pensées n'ont que des significations particulières. Si au fond du langage et de la pensée n'était présente la Plénitude de l'Intelligence, toute connaissance s'évanouirait.

Enfin, remarquons qu'en tout cela, il ne s'agit pas de syllogisme éidétique. Les principes ne sont qu'un moyen technique pour nous aider à clarifier ce qui constitue le fond de notre personne consciente de son acte d'exister dans un univers qui existe sans le savoir.

LA PHILOSOPHIE DE LA PERSONNE EST UNE DIALECTIQUE DE L'INALTÉRABLE ET DE L'INALIÉNABLE

La philosophie de la personne intègre toute la science, elle en assimile la marche progressive des horizons. Cela, en raison de la contingence historique de notre acte d'exister.

Ainsi la philosophie est une dialectique ouverte à une vision réaliste et non à des idées et principes abstraits et, en même temps, ouverte à l'intelligence de notre acte d'exister sans lequel tout s'évanouirait. Donnons, en exemple de cette conjugaison de l'inaltérable et de l'inaliénable, le cas de notre psychologie personnelle. J'ai conscience de l'inaltérabilité de mon « je » et de l'altérabilité de mon « moi », moi de mon enfance, de mon adolescence, de ma jeunesse jusqu'à mon moi actuel, autant d'inaliénables que je conserve en les dépassant, et en les référant toujours à la permanence de mon « je ».

De même la philosophie reprendra la dialectique de toutes les sciences avec ses quatre règles.

Exigence de *révisibilité* : impossible d'en rester au moi de mon enfance de même qu'aux éléments primitifs de la nature ; exigence de la *dualité* : nécessité de confronter ma pensée philosophique à ce qui existe, aux nouvelles découvertes de la science ; exigence de *d'intégralité* : appel à construire un ensemble cognitif cohérent ; exigence de *technicité* : dépassement des procédés axiomatiques et logistiques.

Ainsi, dans la philosophie de la personne, il y a une double progression : celle de l'approfondissement de notre référence inaltérable à la Cause Première et celle de l'ouverture à notre historicité, à notre contingence, étudiée par la science en vue de nous intégrer à la culture de notre temps.

Cette double progression implique une dialectique qui demande un dialogue entre philosophes et savants, et des philosophes entre eux. Mais, si nous ne revenons pas sans cesse à l'expérience de notre personne, nous nous évadons dans l'abstraction des idéologies. Le dialogue nous insère dans la succession des cultures qui passent, pour faire prévaloir l'être de la personne sur son avoir.

La philosophie et les sciences, dans la mesure où elles sont de plus en plus évoluées, découvrent leur docte ignorance. A l'opposé de Descartes qui pensait que le plus grand malheur de l'homme est d'avoir été un enfant, et à l'opposé de Sénèque pour qui la philosophie avait pour tâche de rendre l'homme adulte, je crois, au contraire, que l'une et l'autre, vécues en profondeur, trouvent leur symbolique dans l'enfance et disposent à l'écoute de la foi chrétienne à laquelle Gonseth, en sa propre philosophie, fait allusion.

Etant donné que la philosophie est une découverte essentiellement personnelle de ce qui est plus profond en nous-mêmes que nous-mêmes, toute prétention de convaincre mon frère est exclue.

Je voudrais revenir « sur les traces de saint Colomban » dont je parlais dans l'introduction, en appelant la venue de nouveaux moines non plus pour défricher nos forêts, mais les faire revivre, je veux dire qui tracent les chemins qui conduisent à humaniser la machine et à ouvrir la société actuelle à la dimension de la personne au-delà de l'utilitarisme et du pragmatisme auxquels conduit la science lorsqu'elle ignore l'arbre du bien et du mal au profit d'une vie réduite au théâtre.

Fernand Boillat

La famille et la loi

par Joseph PÉRISSON

Directeur de l'Office national de la famille

Je voudrais donner à l'occasion de l'Assemblée générale de l'Institut

Les études sociologiques et les questions juridiques que les membres de
une famille ont consacré des lois, les plus récentes, écrites au sein d'une
même société ou d'une nation, ou au sein de la même nation, au point
que la famille s'est constituée, et que la famille est devenue, par suite, de
la « grande famille » à la « petite famille ».

DROIT

Mais, si l'on considère le dernier aspect, c'est-à-dire de celle-ci, à la
fin du XIX^e siècle et au début du XX^e, on voit que les lois relatives à la
de la famille ont subi une transformation profonde, et que les différences
différences essentielles entre la ville et la campagne, de même qu'entre les
milieux ruraux et les autres. Cette transformation comprend généralement le
couple, les enfants — de nombreux enfants —, les grands-parents, les oncles et
tantes ainsi que les domestiques, les serviteurs.

La famille connaît alors une unité de production, une certaine
dépendance réciproque par le principe de la répartition des tâches au sein de la
separation des rôles. Les époux s'occupent d'activités différentes, et se
rejoignent par les heures gagnées au travail en travaillant dans
de la terre, ou le domaine, dans l'atelier de l'artisan, ou autre. Les femmes
occupent les enfants et gèrent le ménage, qui est lui-même une véritable
activité.

La solidarité est donc assurée et non limitée. Les deux la famille qui
les fait et que l'on veut. C'est la famille qui donne aux enfants les
éducation, leur savoir civique, leur formation professionnelle. C'est la
famille aussi qui soigne les malades, qui s'occupe des vieillards, qui entretient
les vivants.

Cette famille se caractérise également par sa stabilité. On ne divorce
guère : moins de cinq divorces pour cent mariages en 1900.

Il est vrai que l'absence de divorce est due en partie à la loi de 1816
pour le mariage. Permettez-moi de dire que si l'on considère la
politique allemande, Theodor Mommsen est intervenu avec sa femme, avec
qui il était marié depuis plus de cinquante ans. Les juristes leur demandent

Le droit est une science qui a pour objet l'étude des règles de conduite qui sont imposées à l'homme par la société. Elle se divise en droit public et droit privé. Le droit public régit les rapports de l'État avec ses citoyens, et le droit privé régit les rapports entre particuliers. Le droit est une science sociale qui a pour objet l'étude des règles de conduite qui sont imposées à l'homme par la société. Elle se divise en droit public et droit privé. Le droit public régit les rapports de l'État avec ses citoyens, et le droit privé régit les rapports entre particuliers.

Paul Boyer

DRUIT